



.....

.....

Bernardo Toro

CONTRETEMPS

roman

{ LES Petits matins }

Direction artistique
et design graphique Labomatic, Paris
Photographie Michel Wisniewski
Maquette William Hessel

www.acontretemps.blogspot.com

© Les petits matins, 2006
146, bd de Charonne 75020 Paris
<http://perso.wanadoo.fr/lespetitsmatins>
ISBN 2-915879-22-2
978-2-915-87922-3
Diffusion en France : CED
Diffusion en Belgique : Interforum Benelux

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.

Les termes suivis d'un astérisque sont expliqués dans un glossaire en fin d'ouvrage.

Je me souviens de sa voix.

Une brève ligne de lumière par le battant de la porte, entre le silence de la rue et le vacarme du restaurant. Je suis encore là, malgré la distance, qui n'est rien, malgré les années, qui s'additionnent, et je m'aperçois que la porte est close, qu'aucune lumière ne filtre, que le restaurant n'est plus depuis longtemps. Et il me semble pourtant que j'insiste, que la porte reste close ; qu'à force d'attendre, tout ce qui devrait s'ensuivre est très vite derrière moi. Sa voix, je me souviens de sa voix, une vibration suspendue, ébranlant les syllabes, les emportant une à une, c'est grâce à elle que la porte cède, que l'espace s'anime, quand bien même la salle est vide et la cave un débarras humide. Une fois de plus, c'est le silence qui se trouve au départ, un silence étourdissant, gorgé de voix impérieuses, un silence dont je sais à présent qu'aucune voix, même la sienne, ne l'abolira. C'est pourquoi j'hésite, tenté par une illusion rétrospective de refermer cette porte, de retourner au silence, à l'oubli paisible, au présent.

Je me souviens de sa voix. Une vibration suspendue, ébranlant les syllabes, les emportant une à une, carillon sur carillon. Me revient aussi cette morsure, cette montée du son, plus dense, plus profonde, ricochant sous la peau. Je fais un pas de plus, les images si promptes, se bousculant dans l'espace, sans contour précis, à peine discernables, laissant dans la mémoire une impression de blanc. Son nom, le nom de cette femme ? Biffure incompréhensible du temps. Par vagues successives sa voix se tend, au ras des murmures, remonte en crête, un mot déferlant, puis à nouveau noyée, reprise dans le reflux, indistincte parmi toutes celles qui s'estompent à leur tour. Non pas la voix : la part de silence qu'elle retire.

Signature de tout ce qui est à lire.

Un

J'étais sur le balcon quand la voiture est arrivée. Un inconnu en descend qui m'interpelle par-dessus la grille du portail. « C'est bien ici qu'habite... ? » Il hésite, palpe les poches de sa veste, balaie la maison du regard. « Qu'est-ce que c'est ? », demande ma mère en se précipitant vers la grille, son trousseau de clés à la main. L'homme marmonne quelques mots, tire une feuille de sa poche, la lui tend à travers les barreaux. Une lettre, je suppose. Ma mère la parcourt sans pencher la tête, un œil attentif à cet homme qui lui parle en bougeant les bras. Ses propos m'échappent, mais je vois qu'il s'interrompt. Ma mère, dubitative, lorgne la voiture aux vitres teintées. Ce qu'il vient de lui annoncer ou demander ou imposer rassemble en un même trouble la voiture, la lettre et le silence de ma mère. L'inconnu tente un sourire puis ses traits se durcissent. « Alors ? », fait-il. Ma mère replie la lettre, toujours sans rien dire, toujours sur ses gardes. Discrètement, je ferme les rideaux.

Peu de temps après, j'entends claquer les portières. L'inconnu est parti mais, dès que ma mère ouvre la grille, un groupe indistinct s'engouffre dans la maison. Je crois apercevoir une femme avec un enfant dans les bras.

- Qu’y a-t-il ? Qu’est-ce qui se passe ?
- Il n’y a rien, que veux-tu qu’il y ait ?
- Et ces gens ?
- Quels gens ?
- Les gens que tu as fait entrer !
- Ils sont dans la chambre du fond.
- Mais qui sont-ils ?
- Une famille... qui a des ennuis !

J’ai dû esquisser un signe de protestation : une moue de dépit, un regard inquisiteur, ou peut-être ai-je simplement détourné les yeux.

- Ils vont rester longtemps ?
- Quelques jours, une semaine... Ça dépend.
- Ça dépend de quoi ?
- Du temps qu’ils mettront à quitter le pays. Le mari..., lâche enfin ma mère, puis elle se ravise et allume la gazinière.

– Qu’est-ce qu’il a fait, le mari ?

Ma mère n’en dit pas plus, n’en sait pas plus. Elle serre la lettre, comme si d’autres doigts serraient les siens. Je fixe les *azulejos*, l’évier rempli d’assiettes, puis ma mère et sa lettre, le monde en suspens, sans appui possible, la flamme qui disparaît sous la lumière du patio.

- Pour le moment, on ne peut qu’attendre.
- Attendre quoi ?
- Que tout ce remue-ménage se tasse...
- C’est-à-dire ?
- Quelques jours, une semaine...
- Ici, à la maison ?
- Où veux-tu qu’ils aillent ? La Dina* est sur leurs traces depuis deux jours !

Le soir même, un grincement strident nous coupe la parole. Quelqu'un secoue le portail, cherche à forcer le passage, mais le cadenas résiste. Un trou de silence prolonge les derniers grincements. Au loin, une voiture démarre, le bruit va en s'amplifiant, puis s'éteint brusquement. Un chien aboie quelque part, peut-être bien du côté du portail. Ma mère se lève pour débarrasser les assiettes.

– La porte ! hurle le mari.

J'entends plusieurs coups secs battre directement dans mon sang.

Des yeux, je cherche mon père qui se tourne à son tour vers le mari.

– Mais qu'attendez-vous ? Allez voir qui frappe !

Mon père se relève, pose sur nous des yeux impuissants. Comme il s'engage dans le couloir, je vois le mari sortir un objet de sa poche. L'éclat du barillet m'effraie plus que le reste. « Qui est là ? », risque mon père. Mais les jappements du chien reprennent. « Il y a quelqu'un ? » « Ouvrez ! » Les deux phrases s'entrechoquent, mordent l'une dans l'autre, puis le silence les absorbe. Près de moi, un déclic métallique, et aussitôt un ouragan de vide, deux blocs glacés à la place des poumons.

Depuis ce jour, à chaque fois qu'on entend crisser les freins d'une voiture, on ose à peine entrouvrir les rideaux.

Le mari, prétendait ma mère, se bourrait de calmants. Chaque matin, je le trouvais dans la cuisine, assis devant une tasse de thé froid. Quand je le saluais,

c'est à peine s'il semblait me reconnaître, se contentant, tandis que j'avancais vers lui, de me suivre telle une image sur un écran de cinéma, qui grossit sans pour autant se rapprocher. Lorsqu'il ne restait plus que la table entre nous, un reste de frayeur mal éteinte l'obligeait à sortir de sa torpeur. Ses yeux erraient sur mon visage, puis ses lèvres s'étiraient en une tentative de sourire.

Les yeux de sa femme, en revanche, accueillaient avec sympathie l'adolescent que j'étais. Elle passait tous les après-midi à lire, étendue sur une chaise longue, dans un coin du patio. Depuis ma chambre, je pouvais la voir en écartant les lames des persiennes. Un livre plié à l'envers comme un éventail, les cheveux tombant en grappes, le bras indolemment étendu. Quelque chose m'intriguait, m'irritait malgré moi, et, tout en éprouvant un plaisir mortifiant, je la contempiais de longs moments, m'oubliant presque, suspendu à ma vision : son profil délicat de jeune fille, la ligne jumelle de ses jambes, la trame unie de ses bas, puis, comme je m'éloignais de la fenêtre, toute sa silhouette à contre-jour se découpant en fines lamelles.

Mon père, qui était pour moi un modèle, et qui devait l'observer comme moi, loua un jour son aplomb.

— J'ai rarement vu, confia-t-il à ma mère, un tel courage dans un corps aussi... On dirait une nymphe, tu ne trouves pas ?

À plat ventre sur le lit, je fis défiler les pages du *Larousse*. C'était plus qu'un dictionnaire, c'était un traité de concupiscence, compact et orgiaque, que

j'éventrais de mes doigts nerveux. NYMPHE. *Nom des déesses de rang inférieur, représentées nues ou couvertes de voiles.* En bas de la page, un groupe de femmes aux voiles transparents exécutaient une sorte de ronde enfantine. Dans un coin, mal dissimulé entre les arbustes, un vieillard couvert de haillons. En un rien de temps, je le vis foncer sur les femmes, le souffle hale-tant, la queue ondoyante, brûlant d'une énergie bestiale. Déchaîné, il s'agrippait à leurs voiles, la patte velue sur leurs hanches, pinçant les fesses dévêtues. Puis une pauvre femme, étalée sur le dos à même le sol. Sa gorge palpite, sa bouche se tord, son corps n'est plus qu'un spasme de douleur. Un battement de paupières suffit à apaiser sa frayeur. Le dictionnaire était encore ouvert et, sur la corde à linge du patio, deux chemisiers dégouttants, mordus par les pinces à linge de ma mère. Son mari ? Mon père ? L'heure n'était pas aux rêveries galantes, et moi, assez sensible pour en ressentir le trouble, j'étais encore trop jeune pour ne pas voir en elle une mère.

La voiture aux vitres teintées revint un matin. Et aussitôt un vacarme : des portes claquent, des pas résonnent, un enfant crie, on le fait taire aussitôt. Le moteur est déjà en marche quand j'entends frapper à ma porte. Un bref mouvement de recul dès qu'elle me voit : « Je n'ai pas eu le temps de tous les lire... » Dans son regard, quelque chose de paisible, comme si elle était parvenue, par-delà les menaces, à un état proche de l'abandon. « La prochaine fois ? » Ce devait être la fin de l'histoire : un léger contact de sa joue froide et le

martèlement lointain de ses talons.

À la tombée de la nuit, ils devaient rejoindre Mendoza – en présentant de faux papiers à la douane – et, si tout se passait comme prévu, prendre un bus pour une destination inconnue.

Mon père. Je l’attends devant une cabine. Un numéro, puis un autre. Derrière lui, la queue ne cesse de s’allonger.

– Ça y est ! lâche-t-il. À présent, ils n’ont plus le droit à l’erreur !

– Ils ne sont toujours pas partis ?

– Ce matin, son nom est dans tous les journaux ! S’ils quittent le pays par l’aéroport, ils ont encore une petite chance. En voiture, ils allaient droit dans le mur !

Le matin même, la police avait fait une descente chez l’homme qui avait fourni les passeports, sa maison avait été fouillée de fond en comble, tous les documents avaient été confisqués.

Mon père allume une cigarette, s’arrête devant un kiosque. À la une d’*El Mercurio**, j’aperçois une photo. Des armes de fabrication russe : grenades, mitraillettes, bazookas « avec lesquelles les asociaux comptaient s’attaquer aux civils ». Certains extrémistes, prétend le journal, ont été abattus lors d’une fusillade avec la police, d’autres se sont rendus sans résistance. Je cherche le nom de Neutel. Je regarde autour de moi sans comprendre. Un remous continu fait osciller la foule. On me presse, on me bouscule, dans la rumeur une voix de femme s’énerve :

– Ces gens-là ne savent plus quoi inventer !

J'attends que mon père s'en aperçoive, qu'il se retourne, mais je ne vois plus qu'un pan de sa veste. Il avance toujours, s'éloigne...

– On ne pouvait rien faire ! se défend-il dès que je rentre à la maison. À force, ils auraient fini par mettre tout le monde en péril ! C'est le Parti qui leur a donné l'ordre de partir !

– Et la Liste noire* ?

– La Liste noire... C'est sûr... Mais qu'est-ce que tu aurais voulu ? Qu'on vienne les chercher à la maison ?

Le lendemain matin, la sonnerie du portail m'arracha au sommeil de bonne heure. Ma mère se précipita vers la grille, l'inconnu attendait, les yeux rivés au sol, devant la voiture aux vitres teintées. Un instant, je crus que rien n'avait encore eu lieu, que tout recommençait ou se répétait. Je fus tenté de tirer les rideaux. Mais l'inconnu repartit, et ma mère n'ouvrit la porte à personne.

Humanité de l'agent ? Négligence des services de renseignements ? Ma mère ne voulut rien me dire, mais peut-être ne savait-elle rien d'autre : ils avaient pris l'avion le matin même, « un vol de la KLM pour Stockholm ».

Ce furent les dernières nouvelles que nous eûmes des « terroristes de Neutel ».

Rien de plus normal, d'ailleurs. Les gens que nous accueillions traversaient l'Atlantique, envoyaient une carte postale, puis disparaissaient pour de bon. Sur la porte du frigo, je contemplais ces cartes : Paris, Londres,

Montréal... Un sanctuaire d'images que ma mère accrochait avec une attitude un peu grave qui semblait ordonner : « Ne t'avise pas d'y toucher ! » Paris, Londres, Montréal... Une vue de l'hôtel de ville de Stockholm nous parvint un matin. « Merci pour votre hospitalité », ou quelque chose dans ce genre.

Mais son prénom m'échappait toujours.